

# D'UN MONDE À L'AUTRE

ESSAI

André GRANGE



Dans l'histoire moderne, on peut repérer deux ruptures qui ont complètement changé la représentation de l'univers et la conception de ce qu'est l'homme, de ses faiblesses, de ses possibilités. La première est connue depuis longtemps: on l'a baptisée la **Renaissance**, reconnaissant qu'elle avait inauguré une ère nouvelle, avec la découverte d'un monde terrestre nouveau, l'Amérique, mais aussi d'univers nouveaux, grâce aux progrès foudroyants de l'optique puis de l'astronomie. La deuxième, c'est celle que nous vivons maintenant: l'impression de la toute-puissance de l'homme sur le monde, et de la difficulté qu'il a à se gérer lui-même et les sociétés dans lesquelles il vit l'amène à un point où il doit modifier fondamentalement son influence sur la planète s'il veut que sa propre espèce puisse survivre. Constatations banales et inquiétantes, mais qui, étudiées ici dans l'évolution des mots et des idées, vont nous révéler des enchaînements et nous aider à maîtriser les réflexions sur nos propres comportements.

### La première rupture.

Prenons pour guide le mot **progrès**, car l'évolution de son sens constitue la marque la plus forte de ce changement de civilisation. Venu tout droit du latin, il signifie le fait d'avancer, que ce soit en bien ou en mal. Pour préciser il faut dire un "*bon progrès*" constitue une amélioration, mais un "*mauvais progrès*" nous conduit à l'échec, et non pas vers le succès au sens où nous l'entendons (car le succès, lui aussi, signifie ce qui succède, en bien ou en mal). Dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ces deux mots ont pris la valeur toujours positive qu'ils ont maintenant. Le statut du **progrès**, particulièrement, a complètement changé: c'est devenu la "*valeur-guide*" indiscutable de notre société. C'est la marque d'une confiance totale et absolue dans l'avenir. Le fait qu'on commence à discuter cette valeur *car le progrès est aussi lié à des guerres ou des destructions de vies et de richesses naturelles* est à nouveau la marque d'un changement fondamental dans notre perception de l'homme et du monde.

Pour ce qui est de la première rupture, elle est amorcée dès le XVI<sup>e</sup> siècle, et dans un domaine assez inattendu, puisque c'est un art, la peinture, qui valorise d'abord le progrès. En effet, grâce en particulier à la découverte des lois de la perspective, mais aussi à l'apparition du portrait de personnes vivantes, puis du paysage (certes stylisé et ramené à quelques éléments: arbres, grottes, rochers ...) la peinture s'est beaucoup rapprochée de la réalité vécue. C'est donc au nom de la ressemblance que l'on juge de l'intérêt d'un tableau. Cette attention portée au monde réel éloigne la peinture des deux seuls modèles qu'elle devait illustrer jusque-là: la religion et la mythologie. Elle devait propager les modèles constitués par des événements symboliques, des vertus, des préceptes, ou des personnages exemplaires de la tradition: c'était le culte du passé.

Ce premier progrès est évidemment lié à des conditions économiques nouvelles, qui changent les représentations que l'homme se fait de lui-même, de son histoire et de ses propres capacités. C'est d'abord un progrès écologique (au sens moderne, puisque le mot n'existe pas, mais on assiste alors à la naissance de ce qu'on appelle l'économie domestique). Paraissent alors des "*théâtres d'agriculture*" qui donnent un moyen d'échapper aux famines dues aux intempéries ou aux guerres: améliorer les rendements en variant les cultures, en les alternant, et aussi en introduisant de nouvelles ressources comme l'élevage des vers à soie. L'économie qui apparaît alors est liée à la production des grands domaines où des seigneurs ouverts aux nouveautés comme Olivier de Serres lancent ces progrès. Ces changements apparaissent dans le secteur primaire, l'agriculture, et permettront les premiers progrès dans le secteur secondaire (artisanat, puis industrie), et tertiaire (communications, en particulier). Et l'ensemble est à la fois cause et conséquence de l'évolution des mentalités (les protestants sont plus impliqués). Aussi est-ce quelques dizaines d'années plus tard, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, que le mot progrès prend, cette fois dans la langue générale, une valeur toujours positive. C'est la marque la plus caractéristique de ce changement de civilisation, où le rapport de l'homme à la nature est déjà modifié et va être complètement bouleversé.

À ce stade-là, l'homme prend conscience de sa capacité à accroître par lui-même ses connaissances, à agir par lui-même. Sa vision du monde reste cependant profondément écologique, car elle vise certes à développer ses propres ressources, mais elle incite en même temps, très explicitement, à enrichir la terre pour les générations futures, grâce à une gestion "*en bon père de famille*". L'évolution de l'économie, l'amenant, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, à devenir économie politique, va la détacher de toute préoccupation concernant la nature, pour ne plus s'occuper que des échanges, puis, pire encore, des "*flux financiers*", indifférents à toute réalité sociale concrète. Concentrée sur un seul symbole, l'argent, elle exploite la terre, comme la main-d'oeuvre, pour le rendement immédiat, sans se soucier des conséquences à moyen et long terme. C'est l'écologie, née au XIX<sup>e</sup> siècle dans les laboratoires, qui tente maintenant de réintroduire un peu d'humains dans les calculs économiques. **Là se joue l'avenir de l'humanité avec celui de la nature !**

Dans le domaine intellectuel, le principe dominant reste, pendant encore plus d'un siècle, le principe d'autorité, c'est-à-dire la référence au passé. Le chemin de la vérité reste balisé par la religion dominante. Dieu délègue son autorité absolue au roi et au pape. Le roi en délègue une partie à des institutions: la justice, les parlements, et les différentes académies qu'il crée. Celles-ci contrôlent toute la création littéraire (par exemple la liste d'auteurs de référence pour la confection des dictionnaires), artistique et scientifique. Tout cela assure un ordre et une stabilité sous la lumière du Roi-Soleil. C'est pourtant au sein de ce système apparemment figé que s'amorce un progrès décisif des connaissances.

Après un débat de quelques années entre les Anciens et les Modernes, ce sont ces derniers qui l'emportent; au point que le mot **progrès** se répand dans la langue générale avec sa valeur toujours positive, inversant ainsi la notion du temps (l'avenir sera meilleur que le passé). D'autres mots connaissent également cette évolution, comme succès ou originalité. Dans le sens courant original désigne une nouveauté, et non pas la première rédaction d'un document (sens que les notaires ont conservé pour l'original). Au XVII<sup>e</sup> siècle Racine, pour faire excuser les nouveautés qu'il introduit, prétend qu'il ne fait qu'imiter les Anciens, et au XIX<sup>e</sup> siècle les écrivains, suivis par les professeurs de littérature, sont à la recherche de l'originalité. Quant à l'imitation, comme elle ne serait que la reproduction du passé, elle perd beaucoup de sa valeur, même si elle se distingue du plagiat. Elle ne se justifie plus qu'avec l'intention de tourner en dérision. Ce mouvement général n'a fait que s'amplifier et s'accélérer et l'innovation est devenue la valeur majeure, partout dans la société: la science, l'art, l'économie, la vie quotidienne. À la pointe du progrès, ce fut le briquet jetable et maintenant c'est le téléphone portable, dont chaque modèle devient obsolète dès qu'il est sorti.

Mais arrêtons-nous sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui marque une étape importante dans cette évolution du monde moderne, ce qui lui a valu l'appellation de "**siècle des Lumières**". C'est à ce moment que le progrès a permis de concevoir un nouveau destin pour l'humanité, donc une nouvelle conception de l'homme. En politique, c'est le remplacement du principe d'autorité par le triptyque le plus humaniste que l'on puisse concevoir, puisqu'il donne à chaque être humain une valeur irremplaçable: **Liberté-Égalité-Fraternité**.

Pour suivre le fil de cette évolution, il faut se référer au "*libertinage*" et à la séduction. Deux mots qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, ont toujours un sens négatif: le libertinage, c'est essentiellement la désobéissance, ce qui mène au refus des autorités religieuses et "*naturelles*" (les parents et toutes les autorités politiques ou sociales). La séduction, c'est la tromperie, et elle mène à l'erreur. L'exemple toujours cité, c'est celui du diable qui séduit Ève, qui, à son tour, séduit Adam et, bien sûr, l'incite au péché de chair, qui est la principale cause de la damnation. Et voilà que, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, des libertins (des nobles: ils ont plus de temps et courent moins de risques juridiques) s'adonnent, sans limites ni scrupules, au péché de chair et bientôt se mettent à contester ouvertement l'autorité de l'église. Et, peu à peu, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les mêmes milieux, la séduction devient un jeu et une arme légitime dans les relations intersexuelles, même si elle reste encore, en principe, l'apanage des femmes, les hommes se réservant la conquête, plus virile, plus conforme à leur rôle de guerriers.

Quant à la trilogie républicaine, si elle nous paraît encore un objectif difficile à atteindre, c'est qu'elle est l'aboutissement total, réussi, et, pour tout dire, révolutionnaire (encore de nos jours, à des degrés variables selon les pays) d'une conception de l'homme qui tient compte, à la fois, de la société qui lui est nécessaire et de son importance individuelle. La **liberté**, c'est le droit reconnu à chaque humain dès la naissance. L'éducation, indispensable, n'a pas pour fonction de le soumettre, mais de lui apprendre à se servir de cette liberté sans empêcher celle des autres. Dialectique difficile! certes, mais qui inscrit le respect de chaque individu dans les lois de la société; l'**égalité**, elle, est la condition de base de la démocratie. Tout le monde est soumis aux mêmes lois. Les inégalités, qu'elles soient d'origine naturelle ou sociale (richesse, pouvoir) doivent être contenues dans des limites raisonnables pour ne pas retirer toute signification au suffrage universel. Le droit à l'éducation, à l'instruction, est une nécessité sociale de la démocratie, car les inégalités dans ces domaines entraînent une infériorité sociale pour ceux qui en souffrent. Quant à la **fraternité**, elle est un sentiment et ne peut donc pas se décréter. Mais elle est la base la plus solide de la liberté et de l'égalité. Fondamentalement, chaque homme est un être individuel qui n'existe, physiquement et culturellement, que grâce à la vie en société. Celle-ci lui apporte protection, éducation, information. Les conditions de sa survie, c'est la **solidarité**, la **coopération**.

Nous serons nécessairement amenés à réexaminer le destin de ces notions dans la société moderne, car leur visée est universelle, et cela même reste un prétexte pour ne pas les appliquer, selon l'excuse habituelle: "*cela ne convient pas à tout le monde*" ou l'autre prétexte tout aussi fallacieux: "*que les autres commencent*", ou, pire encore ""*nous n'avons pas de leçon à recevoir, ni à copier autrui*"". Ce n'est pas en tant que membres de telle ou telle nation qu'ils nous concernent, mais en tant qu'êtres humains.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaissent des oppositions entre deux idéologies, toutes deux apparues récemment et très liées l'une à l'autre: celle du progrès, un peu plus ancienne, et celle de la **démocratie**, qui a choisi de mettre l'homme au centre de toutes les valeurs. Car le progrès, en réalité, ne représente qu'une valeur transitoire, qui reste à définir: progrès dans quel domaine, et pour atteindre quel but? Pris globalement il est le moyen, pour l'homme, d'affirmer son pouvoir sur la nature.

Et, dès l'origine, il porte surtout sur les instruments (science, technique, économie) et répond d'abord à la question "*comment assurer la croissance matérielle?*". L'idéal démocratique, lui, définit un but: comment apporter à chaque être humain les moyens de choisir et réaliser son propre épanouissement?

Il y a là deux conceptions de l'homme. Pour le progrès, il faut supprimer

Il y a là deux conceptions de l'homme. Pour le progrès, il faut supprimer toute limite à son expansion matérielle, à sa conquête des richesses. L'homme selon le progrès, c'est l'être qui s'attaque à tous les obstacles, tous les défis, qui dépasse tous les interdits. Par contre, selon la démocratie, c'est un être qui vit en équilibre avec la nature et la société, évoluant sans cesse, en fonction des autres, de l'environnement, capable de compréhension, de compromis, d'adaptation. **Pour le progrès**, tous les excès sont valorisés, toutes les compétitions valorisantes, toutes les dominations justifiées, puisqu'il faut toujours aller plus loin. **Pour la démocratie**, c'est plutôt la société écologique, en recherche constante d'équilibres nouveaux, où les minorités d'aujourd'hui sont susceptibles de devenir la majorité de demain.

Le progrès traverse tout le monde moderne, du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, accompagné d'un autre mot, qui apparaît moins fréquemment, mais sert lui aussi à valoriser les jugements qui s'en réclament: la **Raison**. Lorsque le principe d'autorité a été remis en cause, au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est elle qui a constitué le nouveau principe de cohérence dans tous les domaines de la vie sociale: le principe d'autorité lui-même s'est trouvé soumis à ses jugements. Ce nouveau prestige a une histoire qui remonte assez loin. En effet les philosophes et même les théologiens, reprenant Aristote, admettaient que l'**âme** était le principe vital (le mot lui-même **anima** en latin est de la famille de: **animer** ou **animal**) donc présent dans tous les êtres vivants animés. Au XVI<sup>e</sup> siècle l'idée qui prévaut, c'est qu'il y a trois âmes: la **végétative**, commune aux plantes, aux animaux et aux hommes; la **sensitive**, qui donne aux animaux supérieurs et aux hommes la capacité de ressentir, donc de connaître par les sens: **sensation** et **sensibilité** dépendent d'elle; **sensualité** aussi, mais avec une condamnation religieuse, les plaisirs du corps menant tout droit en enfer. L'**âme raisonnable** elle, a été donnée par Dieu à l'homme, et elle est donc la seule à être immortelle, étant indépendante du corps, et définissant l'homme comme **animal raisonnable**. Avec l'avènement de la **Raison** telle que la concevaient les cartésiens, la coupure entre le corps et l'âme sépare radicalement l'homme du reste du monde vivant. Le mot âme ne désigne plus que l'âme raisonnable, et l'animal lui-même n'est plus conçu que comme une machine. Cette rupture ne fait pas que rejeter tout lien avec le monde vivant, mais elle provoque dans l'humanité elle-même deux coupures fondamentales: l'une entre le corps, partie animale et même pire, cause la plus fréquente de la damnation, et l'âme, éternelle, qui paiera dans l'éternité les fautes du corps ou rejoindra Dieu. Cela confirme la conception déjà présente dans la religion, mais atténuée par l'idée de la résurrection des corps. La deuxième coupure, héritée d'un lointain passé mais renforcée, elle aussi, par cette nouvelle conception, est celle qui fait de la femme et de l'enfant des humains d'un ordre inférieur: trop sensibles, trop soumis à leurs émotions, ils ont certainement une âme raisonnable plus faible et une âme sensitive plus développée.

Avec la Raison apparaît surtout une nouvelle conception de la connaissance. En principe, ce ne sont plus des institutions ou les dépositaires de différents pouvoirs qui sont détenteurs de la vérité, c'est la Raison qui est en nous comme en chaque humain. Tout le statut des jugements de vérité s'en trouve modifié: certitude, croyance, vraisemblance, possibilité, probabilité, impossibilité. Au nom de la Raison, le XVIII<sup>e</sup> siècle critique ou ridiculise certaines coutumes, certaines croyances religieuses, l'ordre social existant. C'est la Raison qui exige la tolérance pour ceux que la Religion condamne; les coutumes et traditions des persans ne sont pas plus stupides que les nôtres.

La Raison devient peu à peu le seul moyen d'acquérir des connaissances indiscutables: c'est la **Science**. Appuyée sur des observations guidées par des hypothèses, des raisonnements, des vérifications, elle établit peu à peu son empire, elle ébranle les croyances religieuses, qui constituaient des croyances obligatoires, au nom du principe d'autorité, et deviennent des questions ouvertes. Cette recherche de l'objectivité comme critère de vérité la met en conflit non seulement avec la religion, mais aussi avec les savoirs et croyances populaires. Car les connaissances doivent être objectives, donc indépendantes du sujet, transmissibles à tout être doté de raison. Le savoir (à l'origine sapere = goûter) est au contraire absolument subjectif, et son but est la sagesse (mot de la même famille), non le pouvoir sur le monde. L'alchimie, ancêtre de la chimie, ne cherche pas seulement à créer de l'or, mais aussi à permettre au chercheur d'atteindre la sagesse, la perfection morale dont l'or, étant inaltérable, est le symbole. La science, elle, porte sur le monde extérieur, et c'est ce qui va assurer son triomphe lorsque l'homme aura l'impression, grâce à elle, de devenir le "*maître et possesseur de la nature*", comme l'avaient rêvé les cartésiens. Le savoir, d'autre part, fait appel aux expériences vécues, tandis que la science a recours aux expériences de laboratoire, beaucoup plus limitées, plus rigoureuses, justement parce qu'elles vivent à contrôler tous les éléments du contexte. Deux formes de connaissance très différentes, mais qui, à l'époque moderne, se sont quelque peu rapprochées, l'analyse chimique permettant aux savoirs sur les plantes, par exemple, de s'enrichir, et l'introduction des probabilités amenant la science à douter de certaines de ses certitudes à mesure qu'elle aborde des sujets plus complexes, soit en astronomie, soit, plus encore, dans les sciences humaines.

La science a donc joué un rôle essentiel dans la vision du monde moderne. Cependant elle a d'abord mieux réussi à déconsidérer les savoirs populaires qu'à faire disparaître le principe d'autorité. Au XVII<sup>e</sup> siècle la création des Académies a renforcé le rôle que jouait celui-ci dans tous les domaines de la vie intellectuelle.. C'est à travers conflits de pouvoirs et guerres de religion, la **Science** a étendu son domaine, bousculant les représentations du monde imposées par la **Religion**.



Cela ne signifie pas que l'humanité est devenue subitement complètement **rationnelle** ou **raisonnable**. L'évolution des deux mots a, là aussi, quelque chose à nous apprendre. Ils restent synonymes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. À ce moment s'amorce une différence dans les emplois, et l'usage moderne apparaît: **rationnel** marque une confiance absolue dans le raisonnement, sans prise en compte de la réalité concrète, alors que **raisonnable**, plus proche du concret, prend en compte la subjectivité, évoque un compromis entre raisonnement et décision pratique, intégrant des valeurs d'une autre origine, morale, esthétique, religieuse. Plus profondément, on retrouve là un dilemme fondamental du comportement humain: le **rationnel** c'est le choix de l'excès et la confiance absolue en un raisonnement refermé sur lui-même, excluant toute connaissance par les sens (odorat, toucher, audition); le **raisonnable**, lui, est du côté de la tolérance, de l'adaptation, de l'équilibre, de la modération.

Pendant un peu plus de trois siècles - XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et une bonne partie du XX<sup>e</sup> - la **Raison** a connu bien des triomphes. À la fois dans une gestion plus démocratique des sociétés ou dans l'épanouissement des individus, mais plus encore dans la maîtrise du monde matériel. Car la **Science**, entièrement tournée dans cette direction, a rapidement entraîné dans son sillage l'évolution vers des techniques entièrement nouvelles. Les Révolutions Industrielles successives ont complètement transformé la planète: chemin de fer, électricité, atome, informatique. Elles sont l'illustration éclatante du triomphe du rationnel sur le raisonnable, de l'ivresse du progrès qui franchit même les limites du rationnel en mettant en danger l'existence même de l'humanité, au bénéfice du renforcement des pouvoirs existants. C'est la réussite et les dangers d'une vision de l'homme comme s'il était extérieur au monde dans lequel il vit (c'est la condition fondamentale supposée par l'**objectivité**). La science a dès lors changé de statut social. Profitant de sa réputation (elle seule donnerait des certitudes), pouvoirs et institutions en ont pris la direction pour en faire un moyen de persuasion, un élément de rhétorique. L' "*expert*" est souvent réduit au rôle d'approbateur public, et le chercheur doit d'abord chercher de l'argent avant de pouvoir faire d'autres recherches. Certains scientifiques eux-mêmes continuent de croire que la science est faite pour que l'homme domine le monde, oubliant que toutes ces connaissances acquises restent une simple goutte d'eau dans l'océan de nos ignorances.

Le modernisme repose donc sur un socle nouveau, et la croyance au **Progrès** perpétuel repose donc sur des arguments solides dont l'un est même à double emploi: notre ignorance permet de penser que les connaissances ont encore un vaste champ à explorer ... à condition de ne pas oublier d'en orienter une part significative vers la sauvegarde de l'humanité elle-même!

Mais, en y regardant d'un peu plus près, ces réussites spectaculaires présentent quand même quelques faiblesses. La **Raison**, débarrassée de la Sensibilité, donc ramenée au rationnel, aux dépens du raisonnable, est devenue complice de la dichotomie corps/âme et de l'opposition homme/femme, toutes deux venues d'un lointain passé, et qui présentent une conception du monde un peu restreinte. L'**Objectivité**, qui s'est débarrassée de toutes les connaissances subjectives, a perdu en même temps l'objectif de **Sagesse**, qui, même s'il est difficile à atteindre, est quand même plus ambitieux et intéressant que toutes les nanotechnologies qui essaient de nous faire rêver sur le bricolage d'un homme "*augmenté*" dont nul ne saurait dire s'il sera capable du meilleur ou du pire. On est là complètement à l'opposé de "*l'homme-humus-humilité*", qui était beaucoup plus près d'une sagesse raisonnable. La **Science** a rompu aussi bien avec les philosophies orientales qu'avec les penseurs de l'Antiquité, bref avec toutes les réflexions centrées sur l'être humain conçu non pas comme une mécanique compliquée mais comme un être vivant dont la principale préoccupation est d'organiser sa vie en société. On est passé des "*humanités*" à la simple préparation d'un métier, ou de tout autre moyen de gagner de l'argent, puisque la seule richesse admise est la possession d'argent et/ou de pouvoirs. Le **Progrès**, conçu comme perpétuel et illimité, a remplacé le culte de la tradition par la confiance aveugle en l'avenir. Un raisonnement simpliste amène ainsi à croire que l'on peut commettre les pires méfaits contre la nature, car la science résoudra tous les problèmes, y compris ceux que l'on crée chaque jour.

On est tenté de donner raison à la formule antique: "*les dieux aveuglent les hommes qu'ils veulent perdre*", ou, dit plus "*scientifiquement*": "*les hommes s'aveuglent eux-mêmes au point de se perdre*". Jusque là on en faisait une application individuelle réservée aux guerriers, rois ou empereurs ivres de leur pouvoir mais maintenant on peut l'appliquer à ceux qui sont ivres de leurs pouvoirs sur les hommes et à l'ensemble de l'humanité qui continue de les suivre! On peut même représenter cette ivresse du pouvoir sous l'aspect du financier qui, à la fin de sa journée, branche ses ordinateurs pour que, pendant la nuit, ils continuent de spéculer, puisque c'est comme cela qu'il s'enrichit. Il finit toujours par venir un moment où un petit grain de sable le ruine au lieu de l'enrichir ... et il peut arriver un moment où les contribuables refusent d'aider à le renflouer! Ces paramètres sont peu probables, mais l'improbable lui-même se produit parfois!

## Un Monde Nouveau?

C'est là que nous aimerions déceler la deuxième rupture annoncée. N'ayant pas une confiance totale dans l'avenir ni les moyens de le deviner, nous en sommes réduits à des raisonnements aussi raisonnables que possible. Pour cela il serait inutile de prolonger les évolutions actuelles en faisant confiance à un progrès éternel. Mais, en nous appuyant sur les quelques analyses qui précèdent nous pouvons constater que les choix effectués dans le monde moderne provoquent de plus en plus de problèmes par rapport aux éléments de la réalité qui ont été négligés. L'accélération des événements permet de reposer un problème de fond. Pendant nombre de siècles, les hommes ont cherché la paix dans leurs sociétés en imposant des règlements qui s'efforçaient d'éviter certains comportements. Souvent c'était en renforçant les pouvoirs existants, et en soumettant à leur arbitraire tous ceux qui ne disposaient d'aucun pouvoir. Avec les démocraties, aussi imparfaites fussent-elles, est apparue la race des "*citoyens*", à l'égard desquels ce ne devait plus être la contrainte, ou du moins pas elle seule, qui obtenait le bon comportement, mais la **Confiance**, s'exprimant par le vote. Certes déléguer son pouvoir de décision à autrui suppose un choix difficile à faire, car même dans la vie courante la confiance ne se donne pas facilement et pas aveuglément. Donc le jeu des élections devient vite un art compliqué. Mais les lois et règlements sont aussi des moyens d'instaurer la confiance. Mais soudain est venue une nouvelle théorie: il faut supprimer toutes ces règles qui gênent la concurrence, limitent la liberté des affaires et freinent donc la création d'entreprises. Ce raisonnement oublie deux éléments:

1. *Que la concurrence, pour ne pas se faire au détriment des plus honnêtes suppose justement des règles claires et respectées par tous.*
2. *Que le corollaire de cette plus grande liberté accordée aux employeurs, c'est la limitation de liberté, par la création de nouvelles règles pour les employés en même temps que l'on s'en prend aux lois du Code du travail.*

**Et la conséquence de l'ensemble, c'est une perte de pouvoir d'achat et de confiance de la part des citoyens.**

La seule confiance dont se préoccupent les tenants du pouvoir, c'est celle des marchés, donc d'une caste limitée, dont les bénéficiaires, crise ou pas, ne cessent de s'imposer au nom de la "compétitivité". Une société qui ne se préoccupe ainsi que du court terme et prétend en même temps maîtriser l'avenir devra forcément faire des choix différents.

Et c'est là qu'on retrouve la trilogie républicaine (liberté, égalité, fraternité) qui garantit des équilibres sociaux et amène à abandonner toutes les croyances irrationnelles en un avenir immanquablement radieux parce que porté par le progrès scientifique et technique, oubliant que les applications de ce progrès dépendent d'abord de la forme et de l'état de la société.

Un changement fondamental, c'est d'abord les excès en tous genres devenus si grands qu'ils mettent en danger la nature elle-même, les "*améliorations*" qu'on prétend lui apporter ne prennent aucunement en compte les intérêts mêmes de l'humanité, la règle de la concurrence gommant tous les intérêts généraux et faisant de chacun un rival de chacun des autres. Disparaissent alors limites, équilibres et adaptations. Le mot d'ordre dans tous les domaines est de "*franchir les limites*": implanter des gènes d'animaux dans les plantes, et, pourquoi pas, des gènes humains dans les machines! La valorisation exclusive du **Progrès** sous la forme de l'**Innovation** a mis à mal la **Raison**. Celle-ci avait pour fonction de mettre de l'ordre dans ce qui était compliqué, confus. Pour mettre de l'ordre, il fallait découvrir les lois de la nature et créer des lois dans la gestion des sociétés. En préférant "*déréglementer*", pour **innover**, et innover pour **gagner de l'argent**, on aboutit à considérer la loi comme un obstacle qu'un conseiller juridique vous aidera à contourner, de l'ordre une limite à la liberté.

Cette glorification du désordre, met en danger d'abord l'homme, et presque en même temps la nature. L'abandon de la mesure mène au refus des lois de la démocratie. Car le rôle de celle-ci est de chercher des équilibres pour que les conflits, innombrables et inévitables dans toute société, ne dégénèrent pas en guerres intestines. Elle aide les plus faibles à défendre les droits naturels qu'elle leur reconnaît, et pour cela limite les pouvoirs des plus forts. Au nom de l'économie, c'est le contraire que l'on fait: aider les plus riches à s'enrichir, et considérer les pauvres comme une espèce vouée à la disparition. Un régime démocratique lutte contre la pauvreté. Un régime de libéralisme économique s'efforce de rendre les pauvres invisibles. En cas de crise *et, dans une société qui privilégie l'excès, la crise est l'état normal et permanent*, il y a deux solutions possibles: sauver d'abord le "*marché*", c'est-à-dire la part de l'humanité qui possède richesses et pouvoirs: c'est la solution de la mesure, ou alors (et c'est la solution démocratique, celle de la mesure), encore et toujours imposer des limites aux inégalités. La première mène à la perte de toutes les valeurs qui ont permis l'essor de l'humanité: humilité, solidarité, respect des équilibres qui permettent la survie de l'homme et de la planète. S'affranchir des lois de la nature était considéré, encore naguère, comme le rêve d'un savant fou et dangereux. Et c'est ce rêve-là qui sert à la poursuite de ce que l'on considère comme le seul **Progrès**: l'innovation technique.

Il s'agit là d'une rupture majeure, car le modèle d'humanité apparu à la Renaissance est dès lors complètement transformé, et le conflit latent entre un progrès matériel illimité réalisé, en quelque sorte, par la société de consommation, où le plus grand nombre est incité à profiter de l'abondance (culte de la quantité et perte de toute qualité gastronomique ou diététique) et un idéal démocratique **raisonnable** met l'humanité une fois de plus devant le choix entre le **chaos** et un ordre respectueux des équilibres vitaux. Quelques idéalistes

Quelques idéalistes ont conscience qu'il est urgent de sauver ce qu'il reste de nature, mais les fanatiques du "*modernisme*" ne cherche qu'à la transformer, voire à la remplacer par un milieu technique créé par l'homme et qui est bien incapable de créer une vie aussi foisonnante et diversifiée (et encore si mal connue!) que celle qui nous est donnée par la nature. Il est vrai que pour eux le futur est réduit aux instants qui suivent, seuls à entrer dans le "*temps réel*", qui, lui, considère que l'idéal n'a rien à faire dans la vie !

Du XVIII° au XX° siècle, pourtant, même si le machinisme imposait sa démesure, se sont maintenus quelques idéaux d'équilibre, respectueux de la nature. Ce fut l'ère de la "*Pastorale*", qu'on ridiculise souvent en évoquant les moutons de Marie-Antoinette. C'était certes une préoccupation de salon, mais elle a participé à une évolution majeure de la civilisation, car les salons, tenus par des femmes, ont joué un rôle primordial dans ce qu'on a appelé la "*Civilisation des Moeurs*". On y inventait l'art de la conversation, le respect d'autrui avec les règles de la courtoisie, l'intérêt pour les sujets les plus variés, allant de l'étude des sentiments et des "*caractères*" jusqu'à celle des objets protégés dans les "*cabinets de curiosités*". Dans cet héritage, **Raison et Sensibilité** faisaient bon ménage, à l'écart du sexisme que perpétuait le culte de la Raison pure.

Le mouvement a été partiellement relayé au XIX° siècle par la généralisation du **Romantisme**. Celui-ci a élargi la notion de **Nature**, qui était encore une sorte de salon dans un jardin, jusqu'à l'éloge de la nature sauvage. Il a aussi redonné une place plus grande à l'imaginaire, à l'irrationnel lui-même. Ces évolutions, situées sur un plan purement artistique et intellectuel, n'ont plus joué de rôle social, et les artistes ont eu beau se révolter contre "*le bourgeois*", symbole de l'inculture, c'est celui-ci qui, avec ses manufactures puis ses usines ont transformé l'art lui-même en un marché soumis aux mêmes règles commerciales que n'importe quelle marchandise. Le **progrès matériel** est devenu peu à peu le seul guide de l'évolution des sociétés. L'idéal démocratique (liberté, égalité, fraternité) a été réduit à un simple prétexte, et ces mots ont changé de sens, ne signifiant plus le choix d'une société qui règle ses conflits sur la base des mêmes droits reconnus à chacun de ses membres.

Au XX° siècle apparaît sans équivoque le conflit qu'ont connu toutes les sociétés humaines: d'un côté la recherche du pouvoir (une nation n'est respectable que si elle est puissante), la démesure dans la recherche d'un progrès purement matériel infini; de l'autre la loi pour protéger en priorité, non pas la propriété, source d'inégalités, mais les droits fondamentaux de chaque être humain. Le **culte de la concurrence** est en lutte contre la loi qui prend en charge les droits égaux pour tous.

Au XXI<sup>e</sup> siècle le rêve pastoral trouve enfin l'occasion de s'épanouir dans le projet **écologique**. Car l'écologie, étudiant dans la nature toutes les relations, complémentaires ou conflictuelles, des organismes vivants qui l'occupent, peut ouvrir de multiples horizons concernant l'organisation des rapports que peuvent entretenir les sociétés humaines dans un milieu naturel. Parce que le destin de l'homme, même s'il se croit tout-puissant, reste irrémédiablement lié au destin de toute la **biosphère**. C'est elle qui l'a créé, elle qui lui permet d'y vivre, elle qui recycle son corps. Non pas que ce soit le royaume de l'harmonie universelle, mais parce que l'humanité a encore tout à apprendre sur les équilibres fragiles, les adaptations permanentes, sur les lois qui permettent à tous ces échanges de fonctionner. C'est le principe même de la régulation permanente qui permet la vie, alors que la démesure finit toujours par détruire le système où elle s'installe et qu'elle croit dominer.

C'est là un vaste champ de connaissances nouvelles qui peut parfaitement *qui doit même*, devrait-on dire être l'amorce d'une vision du monde vivant beaucoup plus complexe que celle de l'âge industriel, parce qu'elle prend en compte des contextes ouverts les uns sur les autres à l'infini.

À mesure que l'homme a accru son pouvoir sur la nature, il s'est étudié lui-même, sans même en prendre conscience, selon un modèle de connaissance qui relève du mécanisme et s'applique d'abord au monde inerte: la vie est un domaine beaucoup plus complexe, où apparaissent de multiples rétroactions. Avec l'homme et ses projets, c'est même un futur qui n'existe pas qui devient la cause de phénomènes présents. La démocratie s'était donné pour projet de mener l'humanisme à son accomplissement: construire un homme épanoui, en équilibre écologique avec la nature, et à son aise dans une société où la discussion aurait remplacé la guerre, militaire ou économique. Les conflits seraient tempérés par une **empathie**, le ciment le plus solide des collectivités humaines. Car la démocratie n'est pas, contrairement à ce que beaucoup croient encore, la dictature de la majorité, mais le respect des décisions de cette majorité par les minorités et réciproquement le respect qu'une majorité, qui se sait provisoire, accorde aux minorités, protégées par la liberté de parole et de manifestation.

C'est dire qu'une place essentielle est accordée au doute, à l'opinion, donc à la tolérance. Il ne suffit pas de dire "il est scientifiquement démontré que ...", ni de citer des chiffres plus ou moins approximatifs pour clore une discussion. Et l'on retrouve là les origines mêmes de l'esprit scientifique: seule la raison de chacun donne la vraie mesure de toute chose. C'est un pari fou, continuellement faussé par les ignorances, les préjugés. Mais c'est le pari du suffrage universel, et c'est bel et bien le pari le plus raisonnable que l'humanité puisse faire: d'une part parce qu'aucun individu particulier n'est capable de résoudre raisonnablement et impartialement des problèmes sociaux qui sont vite complexes, et d'autre part en vertu du constat selon lequel le pouvoir donne vite le goût de la démesure.

Ce qui permet d'espérer que la société actuelle trouve une issue sérieuse aux problèmes que pose le monde moderne, c'est que le doute s'est infiltré partout, pour une raison qui est liée aux fondements mêmes de cette société: elle n'arrive pas à concevoir l'intérêt général autrement que comme la résultante des conflits entre intérêts particuliers: la **concurrence**. Cet état de guerre permanent entre les individus amène chacun à ne voir la réalité qu'à travers le prisme de son propre profit. Ce sont alors les armes de la guerre psychologique qui régissent les rapports sociaux: mensonges et secrets. Avec leur conséquence habituelle: la méfiance généralisée, donc la forme de doute la plus nocive, celle qui amène au cynisme et au doute universel, sans raison précise.

Pourtant le **doute** peut jouer un rôle salutaire dans la vie sociale, car c'est lui qui ouvre la porte aux vérifications. La science s'est créée à partir de lui, car il a permis de se libérer, au moins partiellement, du principe d'autorité. Le doute reste le moteur de la recherche. Mais le succès de la science liée à la technique a changé son statut social: c'est à elle seule qu'il incombe maintenant de créer les certitudes dont se réclament les pouvoirs. Elle a éliminé les **savoirs populaires** constitués à la fois de vraies connaissances dues à l'observation de la nature et aux expériences vécues, de raisonnements plus ou moins justes, de croyances et de préjugés. L'invention des brevets transforme la connaissance de la nature elle-même en une propriété privée, et sur ce point elle crée des distorsions dans l'épanouissement des connaissances, qui suppose plutôt l'échange et la diffusion de celles-ci. La complexité même des équations scientifiques en réserve la connaissance à un public restreint. Tout cela amène à constater que le doute peut jouer bien des rôles différents. Le plus utile c'est lorsqu'il permet de garder une question ouverte, et qu'il provoque une poursuite de la recherche de la vérité.

Ce doute généralisé, dans la société actuelle, peut donc aussi nous permettre d'imaginer une issue dans deux directions radicalement opposées, comme l'a été aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles le choix de la **Raison** contre le **Principe d'autorité**. C'est le choix entre la **Démésure** (Toujours plus d'objets, de richesses matérielles, de pouvoirs réservés à un nombre réduit de citoyens, de déréglementations pour permettre ces excès) et une **Démocratie Écologique** (avec l'équilibre organisé autour de la trilogie **Liberté, Égalité, Fraternité**, l'autonomie de chacun protégée par la société, le partage des connaissances). Nous illustrerons cette opposition par un exemple tout-à-fait d'actualité: l'énergie nucléaire/l'énergie solaire.

L'histoire de la première contient toutes les caractéristiques du monde moderne, transformant depuis ses origines mêmes le citoyen en un individu passif, consommateur maintenu dans l'ignorance (des limites et des dangers), soumis à une caste "*politico-scientifico-industrielle*" qui lui construit ce qu'elle prétend être un paradis dont elle seule détient les secrets.

Car les débuts plongent déjà dans le plus opaque des secrets, le secret militaire. Quant au secret lui-même, il n'est pas question d'essayer de le rendre accessible, ce serait une tâche trop ardue .. et qui nuirait au prestige et à l'autorité de ceux qui sont dans le secret, ou croient l'être. Car, si l'on en juge par le nombre de soldats ou de civils irradiés lors des premiers essais militaires parce que leurs "*responsables*" prétendaient qu'il n'y avait pas de risques, on peut penser soit que ces gens étaient des "irresponsables", soit, et l'un n'exclut pas complètement l'autre, que les essais portaient aussi sur les conséquences humaines. Quoi qu'il en soit il y a là un mépris pour l'humain qui ne s'est guère démenti depuis, si l'on en juge par les silences et les mensonges dont toute l'opération a été entourée. Aucune information ne filtre sur les dangers réels, mais on peut se référer aux assurances, qui sont très au courant de la mesure des dangers: aucune n'a accepté de couvrir le risque nucléaire. C'est sans doute que les risques d'accident ne sont pas réellement négligeables et que leurs conséquences sont tout simplement incalculables.

Ce choix est tout à fait dans la logique d'une société de la démesure, et dans la continuité de quelques choix antérieurs, opérés eux aussi sans demander leur avis aux citoyens: la guerre de 1914 et sa débauche industrielle d'engins de mort; la Deuxième Guerre mondiale, qui a fait encore plus fort dans ce domaine et qui, dans la foulée, a créé une agriculture industrielle, les engrais prenant la suite des explosifs, et les tracteurs celle des tanks. Les effets ont été partiellement positifs, et l'on aurait pu s'en tenir là: une application raisonnée; mais la règle étant la démesure, on a poursuivi jusqu'à une destruction grave de la planète ... que certains ne rêvent que de la pousser encore plus loin, à coup d'O.G.M. Et de mensonges!

L'autre type de société que l'on peut aussi choisir, c'est une société de la mesure, de l'harmonie. Son symbole serait l'énergie solaire. Présente partout, facile à capter (grâce à la science), elle est l'instrument idéal pour obtenir l'autonomie énergétique de chacun. Elle présente évidemment des dangers moins graves et plus faciles à éviter. Mais tous ces avantages sont des défauts importants aux yeux de ceux qui ont soif de pouvoir. Se passer des multinationales, des usines géantes! C'est de l'ordre de l'impensable! Voilà que ressurgit le rêve de Proudhon, de Fourier, ces "*anarchistes*"!

Alors la riposte s'organise. Ce que le soleil nous fournit au détail sur chaque mètre-carré de terre, on va le concentrer dans des usines monstrueuses, couvrir le Sahara de panneaux solaires, et faire traverser la Méditerranée par des lignes haute-tension. Bref, construire ce qui engloutit des milliards et enrichit quelques milliers d'humains. Et puis on va lancer une contre-attaque idéologique: prétendre que ce n'est pas rentable. Facile à démontrer, même si c'est le cas de toutes les nouvelles découvertes, tant qu'elles n'ont pas atteint un certain niveau de production.



Le nucléaire a coûté beaucoup plus cher et il s'est développé dans des économies beaucoup plus pauvres, et jamais personne n'a mis en cause son prix de revient, même maintenant: on préfère recouvrir du voile du silence le prix de revient de la maintenance des centrales et de leur démantèlement.

Nous sommes donc, là comme ailleurs, à la croisée de deux routes qui vont dans des directions opposées:

- Soit la démesure, qui est le choix de cette partie de l'humanité droguée par la recherche incessante de toujours plus de pouvoir sur autrui (et c'est la société des petits chefs, qui ne rêve que d'évaluation, celle des autres, bien sûr!), sur la nature, et, si possible, sur l'univers lui-même. C'est un système qui ne sait fonctionner qu'à l'accélération!

- Ou alors une société pacifique et mesurée qui voit le progrès dans l'amélioration de l'humanité, non pas dans l'accumulation des objets. Car si l'homme est une espèce animale différente des autres, c'est parce qu'il est aussi capable de s'améliorer en développant ses qualités propres: l'empathie, l'humilité, la générosité. Une utopie? oui, comme l'a été, il y a trois ou quatre siècles l'appel à la raison contre l'autorité arbitraire

